

Isabelle BARDIÈS-FRONTY, Ann-Elizabeth DUNN-VATURI,
éds, *Art du jeu, jeu dans l'art : de Babylone à l'Occident
médiéval*

Paris, Éd. La Réunion des musées nationaux, 2012, 160 pages

Boris Solinski



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8781>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.8781](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8781)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 269-271

ISBN : 978-2-8143-0182-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Boris Solinski, « Isabelle BARDIÈS-FRONTY, Ann-Elizabeth DUNN-VATURI, éds, *Art du jeu, jeu dans l'art : de Babylone à l'Occident médiéval* », *Questions de communication* [En ligne], 24 | 2013, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8781> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8781>

Tous droits réservés

– « L'engagement par la traduction. Le rôle des petits éditeurs indépendants dans l'importation des ouvrages de sciences humaines » (pp. 273-295) – identifie également le coût de traduction comme frein principal à l'importation de littérature de sciences humaines, mais met aussi en avant les mécanismes par lesquels les petites maisons d'édition peuvent contourner cette difficulté ainsi que le renouveau de l'édition du domaine qui laisse entrevoir un certain espoir.

Comme son titre l'indique, la troisième partie comporte « Trois études de cas » (pp. 297-367). Dans la première, « La grande œuvre méconnue : Norbert Elias en France » (pp. 299-319), Marc Joly s'intéresse à la traduction de *Was ist Soziologie?* (Munich, Juventa Verlag, 1970) et à sa réception (ou absence de réception, à ses débuts) en France. L'intérêt particulier du chapitre est de présenter une analyse du parcours d'une œuvre en prenant en compte le caractère individuel de la reconnaissance que l'on attribue à un auteur. Neuvième chapitre, « La philosophie peut-elle être américaine ? Les obstacles à l'importation du pragmatisme en France » (pp. 321-342), de Romain Pudal, part d'une définition du pragmatisme, montre la conviction française selon laquelle l'Amérique « n'est pas une terre de philosophes » (p. 326) et expose la différence existant entre les deux traditions philosophiques, de part et d'autre de l'Atlantique, qui ont des conséquences sur les politiques éditoriales. Cette contribution a pour annexe un « Tableau comparatif des traductions françaises d'ouvrages pragmatistes » (pp. 341-342) du même auteur. Dans le dixième et dernier chapitre, « Une réception politisée. La traduction de John Rawls et de la philosophie politique et morale anglophone en français » (pp. 343-367), Mathieu Hauchecorne se pose dans la continuité de Romain Pudal en abordant la traduction de la philosophie politique des États-Unis en tant qu'« investissement à risque » (p. 349).

Factuel, informatif, documenté et très fouillé, parce qu'il repose sur des entretiens, *Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles* est particulièrement intéressant car il comporte de très nombreux témoignages d'acteurs du marché. De plus, l'ouvrage comporte un avant-propos (pp. 9-13) de David Fajolles, une enquête portant sur les « Éléments de méthodologie. L'enquête par entretiens » (pp. 381-386), une table des tableaux et graphiques (p. 387) ainsi qu'une courte biographie de chaque auteur (pp. 389-392).

Justine Houyaux

Université de Mons, B-7000
justine.houyaux@umons.ac.be

Histoire, sociétés

Isabelle BARDIÈS-FRONTY, Ann-Elizabeth DUNN-VATURI, éd., *Art du jeu, jeu dans l'art : de Babylone à l'Occident médiéval*. Paris, Éd. La Réunion des musées nationaux, 2012, 160 p.

Du 28 novembre 2012 au 4 mars 2013 s'est tenue dans le cadre prestigieux du frigidarium des thermes de Lutèce, au musée de Cluny, l'exposition *Art du jeu, jeu dans l'art : de Babylone à l'Occident médiéval*. Son catalogue éponyme en constitue simultanément le complément et le reflet. Complément au sens où un éclairage sur certains sous-entendus de l'exposition sont appréciables ; reflet parce que l'on retrouve logiquement dans le catalogue les limites et les partis pris de l'exposition qui l'inspire. Ainsi, dans le catalogue, et à l'instar de l'exposition qui fait le grand écart entre l'objet et sa symbolique (l'amour, l'art divinatoire, le champ de bataille ou les jeux de hasard...), l'organisation de la matière hésite-t-elle entre des chapitres non corrélés aux registres différents : « Jouer par terre » (p. 20), « Le senet » (p. 46), « L'archéologie du jeu » (p. 100), « Le jeu de cartes » (p. 84), « Un jeu sérieux » (p. 126), « Le refus du hasard » (p. 140)... Les auteurs catégorisent une pratique, un objet, un terrain disciplinaire, un ensemble ludique, une attitude ou encore une symbolique en les plaçant à un même niveau d'analyse. Il en ressort l'impression confuse d'un inventaire à la Prévert, sans fil conducteur.

On retrouve de nombreux éléments issus de catalogues, de collections ou d'expositions antérieures qui, curieusement, semblent restreindre le champ archéologique du jeu à quelques objets phares : le jeu royal d'Ur ; un jeu du serpent avec un « œil » en son centre, un jeu des 58 trous en forme d'hippopotame ou surmonté d'un palmier (sur l'affiche de l'exposition) et des vases antiques, déjà croisés dans l'exposition *Jouer dans l'antiquité* qui s'est tenue au musée d'archéologie méditerranéenne de Marseille du 22 novembre 1991 au 16 février 1992 ; un plateau de jeu de senet en pierre et un autre, iranien, issus des collections du Musée suisse du jeu (dont le catalogue des collections permanentes a été publié en 2009 sous le titre *Jeux de l'humanité : 5 000 ans d'histoire culturelle des jeux de société*) ; une valve de miroir gravée d'une partie d'échecs disputée par Huon de Bordeaux, une enluminure de Renaud de Montauban, autant de pièces déjà mises en valeur par l'exposition *Jeux de princes, jeux de vilains* organisée à la bibliothèque de l'Arsenal par la Bibliothèque nationale de France du 17 mars au 21 juin 2009... C'est d'autant plus dommage qu'il existe, pour certains jeux présentés, nombre d'exemplaires différents dans les musées du monde, alors même que l'accent est encore et toujours mis sur les mêmes pièces d'art.

L'art du jeu est ici essentiellement entendu d'un point de vue matériel : les plateaux de jeux ornements l'emportent sur ceux qui enrichissent la connaissance du jeu, les objets d'art représentant des joueurs priment sur l'acte de jeu et son traitement dans l'art. Ainsi tel jeu de senet trouve-t-il sa place dans l'exposition pour la beauté du bleu de cobalt de son émail, tel jeu d'échecs dit « de Saint Louis » parce qu'il est en cristal de roche, quartz et or. Mais pourquoi tant d'exemplaires en sont présentés alors que sont passés sous silence le jeu du cottabe, si typiquement hellénistique, de même que le *loculus archimedi*, ainsi que le *gwyddbwl* écossais ou l'alquerque décrit par le *Livre des jeux* d'Alphonse X le Sage. En outre, à l'instar de l'exposition *Des jouets et des hommes*, qui s'est tenue au Grand Palais du 14 septembre 2011 au 23 janvier 2012, il est impossible de jouer, ni même seulement de connaître les règles des jeux présentés dans les vitrines. Seule la cour du musée offre un exemplaire démesuré d'échiquier en plastique... c'est peu. Pourtant l'excellent ouvrage de Catherine Breyer, *Jeux et jouets à travers les âges* (Bruxelles, Safran, 2010), livrait toutes les règles des jeux exposés qui auraient pu être pleinement exploitées au prix d'une légère entorse à la rigueur scientifique. Que penser d'une exposition sur le jeu où l'on ne peut ni jouer, ni même, à défaut, accéder au sens des jeux présentés, relégués ainsi au rang de simples objets décoratifs mais muets ?

De même, si le catalogue cite avec bonheur l'éloge de Pison du pseudo-Calpurnius Siculus, si bien exploité pour la reconstitution des règles des *latroncules* par Louis Becq de Fouquières dans *Les jeux des Anciens* (Paris, 1831), les mentions littéraires à propos des jeux sont rares, et Horace, Ovide, Sénèque, Martial, Plutarque, Minucius Felix, Ausone, Sidoine Apollinaire, Omar Khayam voire Adam de la Halle auraient pu être cités fort à propos. Aussi notera-t-on que ni jeux d'adresse (noix, paume, quilles, soule...), ni jeux d'astuce (devinettes, énigmes, mourre...), ni jeux publics (compétitions grecques, jeux du cirque ou de l'amphithéâtre) ne sont représentés. Les lieux du jeu auraient également pu être détaillés davantage : tables de tavernes gravées du jeu des douze lignes, ou mentions de tabliers de jeux dessinés à même le sol sur les parvis des églises et les places des villes. L'analyse ludique est souvent minorée au profit de considérations sur l'origine de l'objet et quand, dans les quelques articles qui introduisent le catalogue des hypothèses sont émises, on est souvent frappé par leur caractère audacieux : « La plupart des jeux-graffiti apparaissent en effet dans des espaces très fréquentés (rues commerçantes, places, théâtres, stades, thermes, etc. preuve que les joueurs voulaient être vus »

(p. 22). En effet, il est plus probable que les parties de jeu étaient établies à l'endroit où se trouvaient rassemblés des partenaires potentiels. Souvent, pour les jeux égyptiens (senet, mehen...), il est mentionné leur caractère funéraire sans qu'aucun parallèle critique ne soit établi avec les jeux funéraires romains à caractère sanglant. On ne trouve également que fort peu de mentions d'interdits frappant le jeu, alors qu'ils furent nombreux dans l'espace romain comme au Moyen Âge.

Ainsi, à l'instar de l'exposition, le catalogue reflète-t-il la vision des conservateurs qui l'ont dirigée plus qu'il ne répond aux interrogations du public susceptible de s'y intéresser. La plupart des mentions de l'ouvrage énoncent encore trop souvent des problématiques de nature, d'origine, de datation, qui relèvent de soucis de conservation et d'indexation plutôt que de diffusion à travers la fonction et la signification des objets, voire des pratiques que ces derniers sous-tendent. De façon symptomatique, chaque objet est minutieusement enfermé dans une case avec un texte en regard digne d'un cartel, au mieux précédé d'une note introductive sur sa catégorie similaire à celle qu'on pourrait trouver sur un panneau. La composante artistique semble en permanence l'emporter sur celle ludique, puisque les techniques artistiques sont toujours détaillées, alors que les fonctions ludiques ne le sont que trop rarement : « Dans le système d'origine, au III^e millénaire avant J.-C., chaque joueur est certain de l'emporter dès lors que le dernier point l'amène au bout du jeu, mais cette règle trop facile est abandonnée vers 2000 avant J.-C. et remplacée par des règles plus complexes, qui font que le joueur qui est près de gagner peut être dépassé à la dernière minute » (p. 52). Il est dommage que les règles du jeu des vingt cases n'en soient pas décrites pour autant, voire que les composantes ludiques des jeux de poursuite n'en soient extraites. À l'ère de la transdisciplinarité, le catalogue convie exclusivement des conservateurs à s'exprimer, tandis que les catalogues antérieurs laissaient au moins une place aux historiens indépendants comme Thierry Depaulis ou Jean-Marie Lhôte.

L'exposition *Game story* (présentée au Grand Palais du 10 novembre 2011 au 9 janvier 2012) qui retraçait l'histoire des jeux vidéo avait récolté un beau succès en conviant ses visiteurs, comme dans une salle d'arcade, à jouer sur les machines qui avaient fait le succès des jeux retenus, à défaut de les faire penser sur le jeu vidéo. L'exposition du musée de Cluny avait l'occasion d'inventer une passerelle entre ces deux approches, d'autant que des associations comme Archéolo-J ou Jocari, qui ont nourri l'ouvrage de Catherine Breyer, ont prouvé qu'il est possible de concilier les approches ludique et historique. Même si la passion du jeu ne respire guère des pages

en papier glacé, demeurent dans ce superbe catalogue, au diapason de son ambition artistique, quelques belles sentences inspirées par un intérêt sincère pour la chose ludique : « Ainsi, par le truchement du mythe, le jeu est-il élevé au rang d'allégorie d'un monde dans lequel, si le roi joue, tout est en ordre, même le hasard » (p. 106).

Boris Solinski

CREM, université de Lorraine, F-5700
boris.solinski@gmail.com

Ahmed BOUBEKER, Piero-D. GALLORO, dirs, *L'immigration en héritage. L'histoire, la mémoire, l'oubli aux frontières du Grand Nord-Est*.

Nancy, PUN-Éd. universitaires de Lorraine, coll. Interculturalités, 2013, 230 p.

Décidément, en France, histoire, mémoire et immigration ne constituent pas des thématiques consensuelles. Le livre en fait la démonstration. D'apparence œuvre de scientifiques avec sept sociologues (dont un qui se revendique aussi historien), cinq historiens, deux ethnologues, deux spécialistes d'esthétique et des médias, il présente, en trois parties – « De l'histoire coloniale à un patrimoine de luttés » (pp. 15-69), « Les oubliés de la mémoire des oubliés de l'Histoire » (pp. 71-122) et « La République et ses non-lieux de mémoire » (pp. 123-206) –, onze communications inégales. Le titre annonce un propos traitant de « l'immigration en héritage », les textes offrent une tonalité diverse, où l'immigration, pourtant dans un « Grand Nord-Est » offrant une diversité de peuplement et une longue expérience multiséculaire des migrations, est comprise comme seulement d'origine « coloniale » et, moins africaine ou nord-africaine, uniquement algérienne, sinon « musulmane » (p. 200). L'impression de combat qui émane de l'ouvrage rappelle les années 70-80, lorsque les sciences humaines et sociales prétendaient être des sciences « dures », tout en revendiquant de changer la société en portant haut l'idéal post-soixante-huitard. Ici, nulle ambition comparable, mais une constante mémorielle cherchant à s'inspirer de l'exemple de la « marche des beurs de 1983 », dont l'édition de ces actes de colloque fête opportunément le 20^e anniversaire... alors que ledit colloque a eu lieu en mai 2008. Il est important de faire un peu d'histoire pour prendre la mesure de l'entreprise. Le 10 octobre 2007, la Cité nationale de l'histoire de l'immigration ouvrait ses portes au Palais de la Porte dorée, à Paris ; sa communication était alors fondée sur l'idée que « leur histoire est notre histoire ». En plein quinquennat sarkozyste, les organisateurs du colloque de « Talange, Metz et Dudelange (Luxembourg) » (p. 14) ont vu dans l'argument « un mot d'ordre

(p. 210) et dans l'institution, qui est devenue un musée depuis, « non pas comme une injonction d'intégration au gré du roman national mais plutôt comme le don des clefs de notre propre récit » (p. 210), notent, en guise de conclusion, les deux maîtres d'œuvre de l'ouvrage. Parce que « leur histoire est notre histoire » est le *leitmotiv* des diverses communications (pp. 7, 210), le glissement sémantique est visible : les auteurs se placent sur la rive des témoins – Nacira Guenif, « Le républicanisme aristocratique et la nouvelle société de cour » (pp. 125-147) – pour démontrer les « non-lieux de mémoire » de l'immigration en France. Ils entendent raconter l'histoire des invisibles, mais celle-ci est en prise directe avec une seule mémoire qui, justement, n'est pas oubliée – auquel cas elle aurait laissé la place à l'histoire –, mais ressassée, raccrochée à cette injonction, bien réelle celle-là, de « devoir » de mémoire adressée aux historiens, définissant leur fonction sociale et nourrissant l'« introduction » (pp. 5-14) du sociologue Ahmed Boubeker. Souvent évoqué dans ses travaux, son crédo est l'invisibilité d'une communauté issue de l'immigration, celle d'Algérie. Ici, ce n'est pas « le Front national qui a gagné "la bataille des esprits" » (p. 6) en matière d'histoire de l'immigration, pas plus que ses habitants n'en sont « encore [...] au stade de l'alphabétisation » sur cette question. Akmed Boubeker pointe « l'heure où le "devoir" vire "marketing mémoriel" » (p. 7), mais ouvre un livre de mémoire, et non de mémoires, dont Alain Battegay – « "Cadres sociaux et cadres publics". Les mémoires de l'immigration dans le redéploiement des mémoires » (pp. 193-206) – affirme qu'elle « est loin d'être centrale dans le paysage mémoriel officiel en France » (p. 193). Peut-être parce qu'elle est « un sujet relativement chaud au regard de l'actualité politique et institutionnelle » (p. 200) ?

S'inspirant des *post-colonial studies*, l'ouvrage laisse la place à deux de ses théoriciens français, Pascal Blanchard et Nicolas Bancel, rejoints pour l'occasion par Éric Deroo. Leur contribution, « Le poids de l'histoire coloniale dans le Grand Nord-Est » (p. 17-31), illustre le glissement sémantique qui fait oublier le « Grand Nord-Est » multiculturel pour une caricature traversée par des « soldats coloniaux » (p. 17) devenus des immigrants de travail « majoritairement dominé[s] par des travailleurs algériens et marocains » (p. 25), en butte au « racisme "anti-arabe" » depuis 1969-1972 (p. 29). *Quid* des Italiens et des Polonais, sans parler des Anglais qui permirent l'implantation de cette grande industrie qui appela tardivement cette immigration coloniale qui préoccupe tant les auteurs du volume. « Pour sortir [celle-ci] de l'invisibilité » (p. 30), ils vont jusqu'à faire disparaître celle-là qui